assure la reconnaissance véritable. Ici c'est donc l'homme en tant que tel, en tant qu'il s'élève au-dessus de la nature, qui est en rapport essentiel avec le négatif, avec le mal, la mort et la haine. On retrouve la même idée chez Schelling, qui est sans doute celui des penseurs occidentaux qui a le plus profondément réfléchi sur le mal. Il explique dans son traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine que l'homme, parce que libre, a contrairement à l'animal une volonté propre, distinct de la volonté de la nature, qui lui donne accès à la possibilité de faire le mal, ce dont l'animal est par principe incapable (Schelling, 1980, 157).

Le mal apparaît ainsi être d'essence éminemment spirituelle. Le mal en tant que perversion de l'esprit humain est la domination de la volonté propre sur la volonté universelle de la nature, c'est donc la possibilité qu'a l'homme de s'opposer sciemment à la nature. Le mal n'est donc pas un défaut, un moindre être, mais une véritable inversion, une rébellion contre l'être et la nature. On retrouve ici en filigrane la figure de Satan, de l'ange déchu, de l'esprit inverti. Schelling est ainsi celui, parmi les modernes, qui montre avec le plus de force que le phénomène humain n'est pensable que mis en rapport de manière fondamentale avec le mal et la haine.

2. PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA HAINE ET DU SADISME

Si l'on en vient maintenant à la philosophie contemporaine, et en particulier à la phénoménologie — en laissant de côté toute une autre lignée de penseurs, de Spinoza à Freud en passant par Nietzsche, où apparaît avec force la thématique de la haine dans son rapport à la volonté et au désir —, on doit reconnaître que l'on trouve peu d'analyses consacrées à ces phénomènes psychiques négatifs que sont la haine, la jalousie ou l'envie. Certes les phénomènes affectifs sont conçus d'emblée par Brentano, le maître de Husserl, comme des phénomènes d'amour et de haine (Brentano, 1943, 200), mais nulle analyse concrète de cette dernière n'est présentée, ni chez l'un ni chez l'autre. Husserl a bien vu dans la "communauté de l'amour" la réalisation de la véritable intersubjectivité (Dastur, 1995, 118), mais il ne s'attarde pas sur cette forme négative du rapport à l'autre qu'est la haine. Seul Sartre consacre dans *L'être et le néant* des pages fort intéressantes au sadisme et à la haine dans le chapitre traitant des relations concrètes avec autrui (Sartre, 1943, 401 sq.). Toutes les relations concrètes avec autrui, les positives comme l'amour, ou les négatives, comme la haine, sont déterminées à la base pour Sartre par le fait qu'autrui est essentiellement celui qui me regarde et que le moi s'éprouve donc dès le départ comme "possédé" par autrui. L'apparition de l'autre est en effet pour le moi, explique-t-il, l'expérience de la décentration de son monde. Comme il le dit en une formule frappante : "Ainsi tout à coup un objet est apparu qui m'a volé le monde" (Sartre, 1943, 295). Le moi fait alors l'expérience de la perte de son univers, ce qui veut dire que l'expérience qu'il a maintenant de lui-même est l'expérience d'une passivité, d'un être vu par l'autre. La seule expérience qu'il peut